

Poul Anderson

# Barrière mentale

et autres intelligences



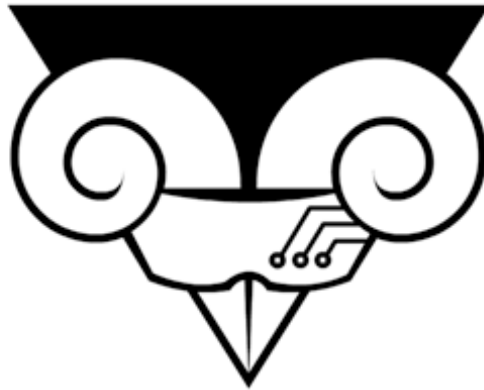
# Barrière mentale et autres intelligences

Poul Anderson



Le Béliâl' vous propose volontairement des fichiers dépourvus de dispositifs de gestion des droits numériques (DRM) et autres moyens techniques visant la limitation de l'utilisation et de la copie de ces fichiers.

- Si vous avez acheté ce fichier, nous vous en remercions. Vous pouvez, comme vous le feriez avec un véritable livre, le transmettre à vos proches si vous souhaitez le leur faire découvrir. Afin que nous puissions continuer à distribuer nos livres numériques sans DRM, nous vous prions de ne pas le diffuser plus largement, via le web ou les réseaux peer-to-peer.
- Si vous avez acquis ce fichier d'une autre manière, nous vous demandons de ne pas le diffuser. Notez que, si vous souhaitez soutenir l'auteur et les éditions du Béliâl', vous pouvez acheter légalement ce fichier sur notre plateforme [e.belial.fr](http://e.belial.fr) ou chez votre libraire numérique préféré.



# e-Béal'

Ouvrage publié sur la direction de Jean-Daniel Brèque & Pierre-Paul Durastanti.

© 1951, 1954, 1957, 1958 by Poul Anderson  
(& Kenneth Gray pour « Technique de survie »).

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Alain Dorémieux, Roger Durand, P.J. Isabelle et Arlette Rosenblum. Traductions revues et complétées par Pierre-Paul Durastanti.

ISBN : 978-2-84344-504-0

Parution : juin 2013

Version : 1.1 — 17/06/2013

© 2013, Le Béal' pour la présente édition

Illustration de couverture © 2013, Manchu



# Avant propos

*Il faut vouloir saisir plus qu'on ne peut étreindre,  
Sinon, pourquoi le Ciel ?*

Robert Browning, Andrea del Sarto

Traduction de Louis Cazamiance, Aubier-Montaigne

*Barrière mentale* est de bien des façons un livre unique dans l'œuvre de Poul Anderson.

Paru en volume en 1954 — à l'issue d'une publication partielle en magazine l'année précédente<sup>1</sup> —, c'est son premier roman à la fois adulte et ambitieux. Si, à ce moment de sa carrière, notre auteur a déjà publié des nouvelles et des récits remarquables pour leur qualité — notamment

---

<sup>1</sup> Ballantine, 1954 ; « *The Escape* », in *Space Science Fiction*, septembre 1953.

« *Sam Hall*<sup>2</sup> » et la version courte de *Trois cœurs, trois lions*<sup>3</sup> —, on ne peut pas dire que ses romans aient révolutionné la science-fiction, que ce soit *Vault of the Ages*<sup>4</sup>, une œuvre pour la jeunesse, *La Troisième Race*<sup>5</sup>, un récit d'invasion extraterrestre plutôt mineur, ni même « *Question sans réponse*<sup>6</sup> » — encore que ce dernier ne manque pas d'atouts et annonce une bonne partie de son œuvre à venir.

Ses précédentes tentatives romanesques ont en commun d'être avant tout des récits d'aventures, d'une indéniable vigueur narrative, où il développe néanmoins certaines idées. Par la suite, et jusqu'au milieu des années 60, c'est plus ou moins à ce registre qu'il se cantonnera, en ce qui concerne la forme longue en tout cas. Avec *Barrière mentale*, les enjeux sont d'un autre ordre.

Il ne fait guère de doute que l'inspiration lui est venue du grand H. G. Wells, qui lui a fourni un beau point de départ avec son roman *Au temps de la comète*<sup>7</sup>, dont Joseph Altairac résume ainsi l'argument : « *Une comète gazeuse contamine l'atmosphère terrestre avec une substance inconnue. L'humanité entière perd conscience, puis se réveille métamorphosée : toutes les pulsions négatives, haine, jalousie, etc., ont disparu ! Guerres et conflits cessent comme par enchantement. Une civilisation parfaite peut s'établir sur toute la Terre, enfin unifiée*<sup>8</sup>. » Mais là où Wells renonçait très vite à son vernis scientifique pour construire un récit merveilleux, tenant de l'utopie un peu naïve, Anderson respecte les règles du jeu SF et, non content d'extrapoler sur les connaissances

---

<sup>2</sup> In *Astounding*, août 1953 ; voir *Le Chant du barde*, Le Béliard', 2010.

<sup>3</sup> « *Three Hearts and Three Lions* », in *The Magazine of Fantasy and Science Fiction*, septembre et octobre 1953 ; en volume : Doubleday, 1961 ; trad. in *Trois cœurs, trois lions, suivi de Deux regrets*, Le Béliard', 2006.

<sup>4</sup> Winston, 1952

<sup>5</sup> *The War of Two Worlds*, Ace, 1959 ; prépublication sous le titre « *Silent Victory* » in *Two Complete Science Fiction Adventures*, hiver 1953 ; traduction française : Fleuve Noir, 1960.

<sup>6</sup> « *Question and Answer* », in *Astounding*, juin et juillet 1954 ; en volume, sous le titre *Planet of No Return*, Ace, 1956 ; traduction in *Satellite*, novembre et décembre 1961.

<sup>7</sup> MacMillan & Co., 1906 ; traduction : Le Mercure de France, 1910.

<sup>8</sup> *H. G. Wells, parcours d'une œuvre*, Encrage, 1998.

scientifiques de son temps, il expose les conséquences de son événement fondateur avec rigueur et subtilité, sans jamais succomber à la facilité.

Si l'humanité est métamorphosée, ce n'est pas parce qu'elle devient soudain pacifique, mais parce qu'elle voit s'accroître son intelligence, du fait non d'un agent chimique, mais d'un agent électrochimique, ou plutôt de la levée d'une inhibition électrochimique. Anderson montre bien ce phénomène à l'aide d'exemples judicieusement choisis : un lapin qui déjoue un piège, un débile léger qui apprend l'autonomie, un scientifique qui réalise soudain des percées fondamentales, un gestionnaire qui maîtrise le gouvernement d'un pays tout entier...

Mais cette altération n'a rien d'un enchantement : si l'humanité se métamorphose, c'est dans la douleur, une dimension abordée par Poul Anderson à travers le personnage de Sheila, que son intelligence nouvelle rend profondément malheureuse — le contraste est vif avec Brock, dont l'évolution est décrite avec une sensibilité qui a peut-être inspiré Daniel Keyes lorsqu'il a imaginé « *Des fleurs pour Algernon* <sup>9</sup> » .

Par ailleurs, fidèle à sa manière, notre auteur passe sans cesse du particulier au général, voire parfois à l'universel, explorant les conséquences de l'altération à l'échelle personnelle, nationale, globale puis cosmique.

C'est là que *Barrière mentale* trouve ses limites ; non pas, contrairement à ce qu'estimaient certains critiques, parce qu'il est difficile de faire saisir à un lecteur d'intelligence humaine le fonctionnement d'une intelligence surhumaine (à ce compte, les auteurs de SF auraient renoncé depuis belle lurette à écrire des histoires de mutants et de surhommes), mais parce que, là où un tel sujet aurait demandé un roman foisonnant, aux personnages multiples, avec une intrigue se développant en plusieurs lieux pour bien faire saisir l'universalité du phénomène, Poul Anderson, prisonnier des contraintes éditoriales qui pesaient sur la SF américaine de l'époque, doit se contenter d'un récit bref, presque calibré, où l'on n'a que des aperçus de la crise globale. N'oublions pas que la SF en ce temps-là était considérée comme une sous-littérature, et les éditeurs ne se privaient pas de raccourcir les romans, voire de les édulcorer, lorsqu'ils le jugeaient

---

<sup>9</sup> « *Flowers for Algernon* », in *The Magazine of Fantasy and Science Fiction*, avril 1959 ; nouvelle étendue aux dimensions d'un roman en 1966. Traduction : in *Fiction* n° 69, août 1959, pour la nouvelle ; éditions J'ai lu, 1972, pour le roman.



nécessaire : Anderson raconte lui-même que tel fut le sort subi par *La Route étoilée*<sup>10</sup>, qu'il ne put restaurer que partiellement lors de sa réédition, le manuscrit originel étant perdu.

Fort heureusement pour lui, *Brain Wave* fut accepté par un éditeur éclairé, à savoir Ian Ballantine (1916-1995), qui ne lui fit subir aucune coupe et le réimprima à de nombreuses reprises durant les années 1950, lui permettant d'accéder au statut de classique du genre.

Mais, par la suite, comme s'il sentait que la forme romanesque ne pourrait que le frustrer, Anderson s'illustra surtout dans le registre de la novella et de la novelette, produisant au fil des deux décennies suivantes quantité de chefs-d'œuvre<sup>11</sup>, tout en édifiant des cycles dont l'ampleur ne devait apparaître que bien des années plus tard. Dans deux de ses romans les plus marquants des années 1950-60, *The Enemy Stars*<sup>12</sup> et *World Without Stars*<sup>13</sup>, on a affaire au même schéma de base : un petit groupe de personnages en situation de quasi huis clos, qui doivent dépasser leurs désaccords — voire leur haine — pour se sauver mutuellement. Et son œuvre la plus connue, *Les Croisés du cosmos*<sup>14</sup>, peut elle aussi rentrer dans ce schéma — si l'on admet qu'un village médiéval constitue un petit groupe. Mais si les personnages sont transformés par leur expérience, leur univers, lui, ne subit aucun changement profond.

*Barrière mentale* est unique, donc, en ce sens qu'il nous raconte le bouleversement du monde suite à l'apparition d'un *novum*. Lorsque la SF deviendra aux États-Unis un genre respectable, c'est-à-dire à partir de la fin des années 1970, Poul Anderson, à l'instar de nombre de ses confrères et de ses consœurs, abordera de nouveau ce registre ambitieux, avec des romans plus longs qui lui permettront de développer ses thèmes comme

---

<sup>10</sup> *Star Ways*, Avalon, 1956 ; trad : *Satellite*, 1959. Version restaurée : *The Peregrine*, Ace, 1978.

<sup>11</sup> Voir *Le Chant du barde*, Le Béliard', 2010.

<sup>12</sup> Lippincott, 1959 ; prépublication in *Astounding*, août et septembre 1958, sous le titre « *We Have Fed Our Seas* » ; réédition : Baen (1987), augmentée de la nouvelle « *The Ways of Love* » (1979).

<sup>13</sup> Ace, 1967 ; prépublication in *Analog*, juin et juillet 1966, sous le titre « *The Ancient Gods* » .

<sup>14</sup> *The High Crusade*, Doubleday, 1960 ; prépublication in *Astounding*, juillet à septembre 1960 ; trad. : Denoël, 1962.

ils le méritent. Citons, parmi les plus remarquables, *The Avatar*<sup>15</sup>, *Orion Shall Rise*<sup>16</sup> et *The Boat of a Million Years*<sup>17</sup>.

En espérant vous les proposer un jour, nous vous invitons à découvrir ou à redécouvrir le premier roman majeur de Poul Anderson, dont la traduction a été révisée en profondeur — le texte français d'origine était allégé d'un bon quart, pratique hélas courante durant les années 1950 —, complété par trois nouvelles qui lui sont contemporaines et où notre auteur se livre à d'autres variations sur le motif de l'intelligence.

Terminons en remarquant que, comme presque toujours chez l'auteur, tout progrès, fût-il chèrement acquis, ne peut que déboucher sur une invitation au voyage spatial, à l'exploration sinon à la conquête de l'univers, une entreprise qui reste dangereuse mais qu'il estime indispensable.

Jean-Daniel Brèque

---

<sup>15</sup> Putnam, 1978.

<sup>16</sup> Timescape Books, 1983

<sup>17</sup> Tor, 1989.

# Barrière mentale

Titre original : *Brain Wave*.

édition originale : Ballantine Books, 1954.

Première publication française : in *Satellite* n°1 et 2 (1958) ;  
en volume : Le Masque (1974).

Roman traduit de l'américain par Alain Dorémieux.

Traduction révisée et complétée par Pierre-Paul Durastanti  
pour la présente édition.

*À Karen,  
évidemment*

## Chapitre 1

LE SOLEIL SE COUCHAIT quand le piège se referma. Dans le crépuscule écarlate, le lapin se jeta contre les parois jusqu'à ce que la peur et l'engourdissement triomphent de ses forces. Alors il demeura accroupi, le corps secoué par les battements de son cœur. Aucun autre mouvement ne l'agita tandis que tombait la nuit et que les étoiles se levaient. Mais quand la lune monta dans le ciel, sa lumière froide se refléta dans ses grands yeux et, par-delà les ombres, il regarda vers la forêt.

Sa vue n'était pas faite pour accommoder sur les objets rapprochés, mais bientôt elle tomba sur l'entrée du piège qui s'était bloquée derrière lui lorsqu'il y avait pénétré. Son corps avait heurté douloureusement le bois. Raide dans la lueur irréaliste du clair de lune, le lapin évoqua la grille en train de tomber et glapit de terreur. La grille restait là, solide et sombre rempart le séparant de la forêt qui bruissait, pourtant il y avait eu un moment où elle avait été *en haut* avant de se retrouver ainsi *en bas*. Et la perception de cette dualité, l'idée conjuguée de ce qui avait été et de ce qui était désormais, constituait pour lui une sensation inédite.

La lune continuait de monter dans le ciel, dérivant parmi les étoiles. Une chouette hulula. Il se figea en l'entendant voler lourdement au-dessus de lui. Il y avait aussi de la peur et de la surprise dans le cri de la chouette, ainsi qu'une douleur nouvelle. Puis l'oiseau s'éloigna. Seuls les murmures et les parfums de la nuit entouraient le lapin. Il demeura longtemps immobile, à regarder la grille et à se rappeler la façon dont elle avait chu.

Le globe blanc se mit à descendre dans un ciel qui pâlisait. Peut-être le lapin pleura-t-il un peu à sa façon. Une aube qui n'était encore qu'une simple brume dans l'obscurité commença à nimer les barreaux du piège, qui se détachèrent contre les arbres gris dans le lointain. Il y avait une traverse au bas de la grille.

Lentement, très lentement, le lapin se rapprocha de l'entrée, tapi face à la chose qui l'avait fait prisonnier, car elle sentait l'odeur de l'homme. Puis il la renifla, sentant sur son museau la fraîcheur humide de

la rosée matinale. La chose ne bougea pas, néanmoins, à un moment donné, elle était bel et bien tombée.

Il s'accroupit, pesant de ses épaules contre la traverse. Puis il banda tous ses muscles et se dressa ; la pièce de bois grinça sous sa poussée. Le souffle du lapin devint haletant. Il reprit ses efforts. Alors, la grille se souleva, glissant dans ses rainures, et l'animal s'échappa.

Il resta un instant sur le seuil du piège. La lune mourante se reflétait dans ses yeux. Puis la grille retomba derrière lui et, tournant les talons, il s'enfuit.

Archie Brock avait passé toute la journée dans les champs, à défricher. M. Rossman voulait que ce soit terminé pour mercredi, afin de pouvoir labourer, et avait promis de lui payer double salaire s'il s'en acquittait. Brock avait donc travaillé jusqu'à ce qu'il fasse trop noir, puis repris la route de sa maison, distante de cinq kilomètres — à pied, car on ne le laissait pas se servir de la camionnette.

Il se sentait les reins fatigués et aurait apprécié une bonne bière bien fraîche. Il ne pensait qu'à mettre ses pieds l'un devant l'autre, et la route s'étirait derrière lui. De part et d'autre s'étendaient des bois obscurs dont la lune projetait l'ombre sur la chaussée. Il entendait le chant des grillons, que transperça le hululement d'une chouette. Un jour, il lui faudrait prendre un fusil pour abattre cet oiseau qui risquait de semer la pagaille dans la basse-cour. M. Rossman lui permettait de chasser.

Bizarre : ce soir-là, tout d'un coup, il pensait à des choses. D'ordinaire, il se contentait d'avancer droit devant lui, surtout lorsqu'il était fatigué comme en ce moment. Mais, peut-être à cause de la lune, voilà qu'il se rappelait des bribes d'événements et que des mots se formaient d'eux-mêmes dans sa tête, comme si quelqu'un parlait. Il songea à son lit, au plaisir qu'il aurait eu à rentrer en voiture. Seulement, bien sûr, chaque fois qu'il se mettait au volant, il mélangeait tout dans sa tête, et il avait froissé de la tôle deux ou trois fois. Curieux, d'ailleurs, car, au fond, conduire se révélait plutôt simple tout d'un coup. Connaître quelques panneaux, garder les yeux ouverts, point final.

Ses pas résonnaient sur la route. Il aspira profondément l'air frais de la nuit, qui lui sembla vivifier ses poumons, et regarda le ciel. Que les étoiles étaient grosses et brillantes ce soir !

Un autre souvenir lui vint : quelqu'un lui avait dit que les étoiles étaient pareilles au soleil, mais beaucoup plus éloignées. Il avait trouvé ça insensé, sur le moment. Or, là, il comprenait ; il voyait comment il se pouvait qu'une lumière paraisse minuscule, alors qu'elle était immense si

on s'en rapprochait assez. Mais si les étoiles étaient aussi grosses que le soleil, elles devaient se situer drôlement loin.

Il s'arrêta brusquement, parcouru d'un frisson. Seigneur dieu ! Ce qu'elles étaient *haut* !

La terre bascula sous ses pieds. Il se vit accroché à un petit caillou qui tournait sans trêve dans une nuit éternelle. Et les vastes étoiles ardaient et rugissaient tout autour de lui, si haut et si loin que la connaissance qu'il en avait lui arracha une plainte.

Il se mit à courir.

Le petit garçon se leva tôt, bien que ce soient les grandes vacances et que le petit déjeuner soit encore loin. Derrière sa fenêtre, les rues de la ville brillaient, propres et nettes sous le soleil neuf, désertes, hormis le camion bringuebalant qui dévalait la route et le type en jeans marchant vers la laiterie, sa gamelle à la main. Son père était déjà parti au travail, sa mère aimait se recoucher pendant une heure après lui avoir préparé le petit déjeuner, sa sœur dormait encore. Il avait la maison pour lui tout seul.

Un de ses copains allait passer et tous deux iraient à la pêche, mais auparavant il voulait travailler un peu sur son avion modèle réduit. Il fit sa toilette aussi complètement qu'on pouvait l'espérer d'un gamin de dix ans, faucha un petit pain dans le garde-manger et gagna sa chambre où se trouvait sa table de construction. L'avion, un Lockheed P-80 Shooting Star, allait être superbe avec sa cartouche d'acide carbonique en guise de réacteur. Sauf que, ce matin-là, il ne paraissait plus tout à fait aussi beau que la veille aux yeux du jeune garçon. L'enfant aurait aimé pouvoir lui fabriquer un véritable moteur à réaction.

Il soupira, écarta les pièces sur lesquelles il avait travaillé et prit une feuille de papier. Il avait toujours aimé les chiffres, et un de ses professeurs lui avait appris quelques rudiments d'algèbre. Certains de ses camarades l'avaient même traité de chouchou du maître, mais peu lui importait car la matière l'intéressait. C'était mieux que les tables de multiplications : on utilisait les nombres et les lettres pour autre chose. Le professeur lui avait dit que, s'il avait vraiment envie de construire des astronefs quand il serait grand, il faudrait qu'il soit calé en maths.

Il se mit à dessiner des graphiques. Les différentes sortes d'équations donnaient des dessins variés. C'était drôle de voir comment  $x = ky + c$  faisait une ligne droite, tandis que  $x^2 + y^2 = c$  était toujours un cercle. Mais qu'est-ce qui se passerait si on changeait un des « x », si on le rendait égal à 3 au lieu de 2 ? Qu'est-ce qui arriverait à « y » ? Il n'avait jamais envisagé ça !

Ses doigts se crispèrent sur son crayon, sa langue dépassant de la commissure de ses lèvres. Il s'agissait en somme d'agir sur « x » et « y », en changeant l'un d'eux juste un tout petit peu, et alors...

Quand sa mère l'appela pour le petit déjeuner, il était sur le point d'inventer pour son propre compte le calcul différentiel.



## Chapitre 2

Peter Corinth sortit de la douche en chantant à tue-tête et rejoignit Sheila dans la cuisine, où elle faisait cuire les œufs au bacon. Il lui ébouriffa les cheveux en l’embrassant dans le cou, et elle se retourna pour lui sourire.

« Elle a l’air d’un ange, et elle fait la cuisine comme un ange, dit-il.

– Eh bien, Peter, répondit-elle, d’habitude, tu...

– D’habitude je ne trouve pas les mots. C’est pourtant la vérité, mon amour. » Il se pencha sur la poêle à frire, humant avec un soupir de satisfaction l’odeur qui s’en émanait. « Je crois que la journée s’annonce idéale. Un peu d’*hubris* qui poussera sans doute les dieux à m’infliger la visite d’une *nemesis*. *Ate* : Gertie, cette petite saleté, va en claquer un tube !

– *Hubris, nemesis, ate.* » Un petit pli déparait le haut front lisse de sa femme. « Je t’ai déjà entendu prononcer ces mots, Pete. Qu’est-ce qu’ils signifient ? »

Il la regarda en cillant. Au bout de deux ans de mariage, il l’aimait encore de tout son cœur et, à la voir là, debout devant lui, sa gorge se serrait. Douce, jolie, gracieuse, c’était aussi un vrai cordon bleu — mais elle n’avait rien d’une intellectuelle et, lorsqu’il recevait ses amis à lui, elle restait en retrait, sans prendre plus qu’une part minime aux conversations. « Qu’est-ce que ça peut te faire ?

– Ça m’intrigue, voilà tout. »

Il entra dans la chambre et entreprit de s’habiller en laissant la porte ouverte afin d’expliquer à Sheila les bases de la tragédie grecque. La matinée était beaucoup trop belle pour s’appesantir sur un sujet aussi sombre, mais sa femme lui prêta attention, au point de réclamer parfois une précision. Quand il ressortit de la pièce, elle sourit de nouveau et se dirigea vers lui.

« Mon petit professeur Nimbus, tu es le seul homme de ma connaissance capable de mettre un costume qui revient du pressing en ayant l’air de s’être traîné par terre avec. » Elle ajusta sa cravate et lissa

les pans de sa veste. Il se passa la main dans ses cheveux noirs, qu'il ébouriffa aussitôt, et s'assit en face d'elle à table. La vapeur issue de la cafetière déposa de la buée sur ses verres, et il ôta ses lunettes pour les essuyer à sa cravate. Sans elles, son visage maigre au nez tordu semblait différent — plus jeune, paraissant peut-être ses trente-trois ans d'âge réel.

« Ça m'est venu pile au réveil, dit-il tout en beurrant son toast. Je vais finir par croire que j'ai un subconscient bien entraîné.

– Tu parles de la solution à ton problème ? »

Il hocha la tête, trop absorbé pour se rendre compte que la question posée par sa femme manifestait un intérêt inhabituel. Quand il parlait de son travail de physicien, elle le laissait d'habitude discourir, se contentant de placer un « oui » ou un « non » à intervalles réguliers, mais sans lui prêter attention. Elle tenait ses occupations pour parfaitement mystérieuses. Il pensait parfois qu'elle vivait dans un monde enfantin où rien n'était vraiment défini mais où chaque chose possédait un éclat étincelant et singulier.

« J'essaie depuis longtemps de construire un analyseur de phases pour mesurer la résonance intermoléculaire à l'intérieur d'une structure cristalline, dit-il. Mais excuse-moi de t'asséner ces mots barbares. Bref, je peine depuis des semaines à mettre au point un circuit qui puisse faire exactement ce que je désire, et tout ceci en vain. Et voilà que ce matin, je me réveille justement avec une idée qui pourrait marcher. Voyons un peu... » Il regardait dans le vague et mangeait sans goûter la nourriture. Sa femme étouffa un petit rire.

« J'arriverai peut-être en retard ce soir, dit-il une fois à la porte. Si ma nouvelle idée fonctionne, je ne voudrai pas m'interrompre avant... Dieu sait quelle heure. Je t'appellerai.

– Entendu, mon chéri. Travaille bien. »

Quand il fut parti, Sheila resta un instant à sourire en pensant à lui. Peter était un... enfin, elle avait de la chance, voilà tout. Elle n'avait jamais apprécié à quel point, mais ce matin, tout semblait différent. Tout se détachait avec netteté et avec clarté, comme quand on contemple l'horizon à la montagne — cette montagne que son mari aimait tant.

Elle fit la vaisselle et le ménage en fredonnant. Des souvenirs en chaîne la traversaient. Son enfance dans une bourgade de Pennsylvanie, l'école de commerce, sa venue à New York quatre ans plus tôt pour travailler dans un bureau. Seigneur ! quelle inadaptation à ce genre de vie ! Les fêtes et les petits amis qui se succédaient, tous ces gens qui bavassaient et s'agitaient, cyniques et durs, cette foule de boursicoteurs aux goûts de luxe dans laquelle elle devait toujours se tenir sur ses gardes... Bon, elle avait épousé Peter sur une déception, après que Bill l'avait plaquée en la traitant de pauvre... Bref. Mais elle aimait depuis le

début cet homme timide et tranquille, et c'était toute son existence antérieure qui l'avait déçue.

*Je suis barbante, maintenant, se dit-elle. Et ça me convient.*

Une vie ordinaire et tranquille de femme au foyer, sans rien d'autre que quelques amis à voir autour d'une bière, que l'église où aller de temps en temps pendant que Peter l'agnostique faisait la grasse matinée, que les vacances en Nouvelle-Angleterre ou dans les Rocheuses, que leur projet d'un premier enfant... Que désirer de plus ? Ses amis d'autrefois riaient toujours de la bêtise d'une existence bourgeoise. Et pourtant, quand elle comparait cette existence à la leur, il lui semblait qu'ils obéissaient eux aussi à une routine et à des mots d'ordre, certes différents, et qu'ils perdaient quelque chose de ce qui doit faire le bonheur.

Elle s'ébroua, perplexe. Ce n'était pas dans son habitude de se laisser aller à méditer ainsi. Ce matin, même ses pensées prenaient un autre tour.

Elle termina le ménage et se demanda que faire. En temps normal, elle s'allongeait jusqu'à l'heure du déjeuner pour se relaxer, en lisant un des romans policiers qui constituaient son vice principal. Ensuite, son après-midi se passait à faire des courses ou une promenade dans le parc, voire une visite à une de ses amies, jusqu'à l'heure de préparer le dîner en attendant Peter. Mais aujourd'hui...

Elle prit le roman policier qu'elle avait projeté de lire. Un moment, elle resta incertaine, tenant entre ses mains le livre à la couverture tapageuse, et faillit s'asseoir avec dans le fauteuil. Puis soudain, secouant la tête, elle le repoussa, se dirigea vers la bibliothèque pleine à craquer, sortit l'un des vieux bouquins favoris de Peter, *Lord Jim*, et regagna le fauteuil. On était au milieu de l'après-midi quand elle se rendit compte qu'elle avait oublié de déjeuner.

Corinth trouva devant l'ascenseur Felix Mandelbaum, son voisin de palier et, chose rare pour un voisin de palier, son ami. C'était Sheila, avec ses origines provinciales, qui avait insisté pour faire la connaissance de tous les habitants de leur étage, et, dans le cas des Mandelbaum, Peter ne le regrettait pas. Car, si Sarah s'avérait une petite femme d'intérieur, gentille mais plutôt terne, son mari était d'une toute autre trempe.

Né cinquante ans plus tôt dans le bruit et la saleté des ateliers clandestins du Lower East Side, il avait mené une vie qui ne l'avait pas ménagé, mais il lui avait rendu coup pour coup, et avec enthousiasme. Il avait exercé tous les métiers, de cueilleur de fruits itinérant à ouvrier spécialisé en passant par agent de l'OSS à l'étranger durant la guerre —

où son talent avec les gens et les langues avait dû se révéler utile. En parallèle, il avait mené sa carrière de syndicaliste en débutant au sein des vénérables Wobblies pour finir par son poste actuel, plus respectable en comparaison comme secrétaire exécutif d'une section locale — du moins sur le papier, car, en réalité, il jouait les médiateurs en électron libre et disposait d'une influence considérable dans les comités nationaux. Il avait renoncé au radicalisme en abordant la trentaine ; l'avoir observé de l'intérieur l'en avait guéri, selon lui. En fait, il se prétendait l'un des derniers authentiques conservateurs — mais précisait que, pour conserver, il fallait savoir élaguer, greffer et ajuster. Autodidacte, lecteur vorace, il possédait l'appétit de vivre le plus marqué de tous les intimes de Corinth, à l'exception possible de Nat Lewis. Une relation enrichissante.

« Salut, lui dit le physicien. Tu es en retard aujourd'hui.

– Pas tout à fait. » Mandelbaum parlait comme un authentique New-Yorkais, d'un ton sec, en avalant les syllabes. Petit, énergique, les cheveux gris, il avait un nez en bec d'aigle et des yeux sombres au regard intense. « Je me suis réveillé avec une idée. Un plan de réorganisation. Curieux que personne n'y ait encore songé. Ça réduira de moitié la paperasse. J'ai ébauché un graphique. »

Corinth secoua la tête d'un air malheureux. « Felix, depuis le temps, tu devrais savoir que les Américains apprécient trop la paperasse pour renoncer à un seul imprimé.

– On voit que tu ne connais pas les Européens, maugréa l'autre.

– Tiens, c'est marrant que cette idée te soit venue aujourd'hui. Incidemment, rappelle-moi à l'occasion de te demander les détails, ça me paraît intéressant. Figure-toi que moi, ce matin, je me suis réveillé avec la solution du problème qui me tracassait depuis un mois.

– Ah ? » Mandelbaum parut soupeser ce détail, le humer, puis le mettre de côté. « Oui, bizarre. » Son ton distrait coupait court à la conversation.

L'ascenseur atteignit le rez-de-chaussée et ils se séparèrent. Corinth prit le métro, comme d'habitude. Il retardait encore l'achat d'une nouvelle voiture ; dans cette ville, ce n'était pas le mode de locomotion le plus logique. Il remarqua vaguement que le wagon était plus calme que d'ordinaire. Moins pressés, plus polis, les passagers semblaient songeurs. Corinth jeta un coup d'œil sur les journaux, la gorge serrée, en se demandant si ça avait commencé, mais aucun titre ne se détachait — sinon peut-être cette information locale sur le chien qui, enfermé pour la nuit au sous-sol, avait trouvé le moyen d'ouvrir le congélateur, de sortir la viande pour la laisser dégeler et de se remplir la panse. Par ailleurs : des conflits armés ici et là dans le monde, une grève, une manifestation

[Les Escargots se cachent pour mourir](#)

[Pour une poignée d'helix pomatias](#)

[Le Cimetière des astronefs](#)

**Lucius SHEPARD**

[Le Dragon Griaule](#)

[Aztechs](#)

**Roland C. WAGNER**

[L.G.M.](#)

**Joëlle WINTREBERT**

[La Créode et autres récits futurs](#)

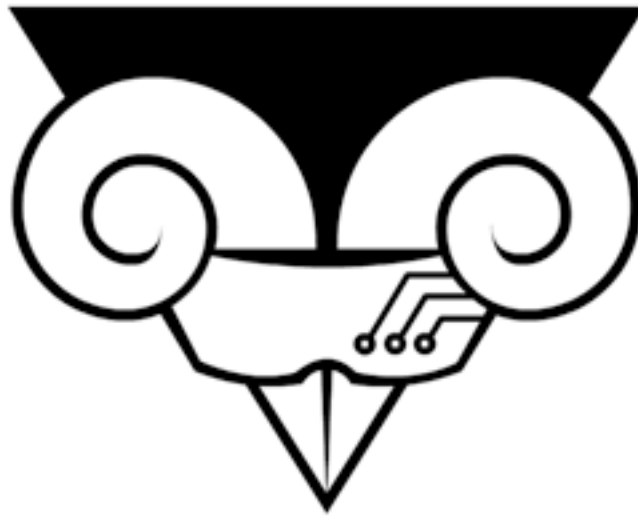
**A paraître en numérique**

[Le Chant du barde](#) de Poul ANDERSON (septembre 2012)

[Bifrost n° 68](#) : Spécial Ian McDonald (octobre 2012)

[Cagebird](#) de Karin LOWACHEE (novembre 2012)

[Sous des cieux étrangers](#) de Lucius SHEPARD (décembre 2012)



# e-Belial'

Retrouvez tous nos livres numériques sur [e.belial.fr](http://e.belial.fr)

Venez discutez avec nous sur [forums.belial.fr](http://forums.belial.fr)

Retrouvez Le Bérial' sur [Twitter](https://twitter.com/LeBérial) et sur [Facebook](https://www.facebook.com/LeBérial) !

Malgré tout le soin que nous apportons à la fabrication de nos fichiers numériques, si vous remarquez une coquille ou un problème de compatibilité avec votre liseuse, vous pouvez nous écrire à [ebelial@belial.fr](mailto:ebelial@belial.fr). Nous vous proposerons gratuitement et dans les meilleurs délais une nouvelle version de ce livre numérique.